

L'atelier de Bernard Rémusat à Callian

Maxime Préaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/809>

DOI : 10.4000/estampe.809

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 44-49

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « L'atelier de Bernard Rémusat à Callian », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 245 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/809> ; DOI : 10.4000/estampe.809



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

L'ATELIER DE BERNARD RÉMUSAT À CALLIAN

Maxime Préaud

Quand j'ai fait la connaissance de Bernard Rémusat, en juillet 1984, son atelier se trouvait dans le quartier Saint-Jacques, dans la « banlieue » de Grasse (Alpes-Maritimes). À l'époque, il ne travaillait pas pour lui, il imprimait pour les autres¹. Il ne savait pas alors ce que le nom de Saint-Jacques pouvait évoquer à un historien de l'estampe française. Il n'est resté qu'un an à cet endroit-là. Bernard a un côté nomade, même s'il prétend aujourd'hui vouloir ne plus changer de place. Peut-être l'espère-t-il, il prend de l'âge lui aussi.

Son premier atelier était au cap d'Antibes, dans le garage d'amis. Il y avait installé sa première presse à taille-douce, une Ledeuil – parmi les dernières grosses presses en fonte que cette fabrique ait produites – qu'il était allé chercher à Montrouge même, dans la banlieue parisienne². Il avait d'abord travaillé chez Giraudon, à Nice, et chez Baviera à Vence, mais ça ne compte pas comme ateliers à lui. Ensuite, il est allé à Saint-Cézaire, tout près de Grasse aussi. Puis à Saint-Jacques, ce qui fait trois. Le quatrième atelier était le plus spacieux, à Mougins, une centaine de mètres carrés en carré, très lumineux. Le peintre et graveur vietnamien Dang Lebadang travaillait là souvent. Quand je passais, en été, faire quelques gravures, nous allions déjeuner au « Saint-Antoine », il y avait une petite laie, très sympa, clochette au col selon une tradition qu'elle ignorait, qui fouillait de son groin dans les poches de nos vestes.

Le cinquième atelier était dans une jolie maison, à Biot, avec des baies vitrées partout, où Bernard vivait avec Ingeborg, sa première épouse, et leurs beaux enfants blonds, Arthur et Saskia. Mais quand Ingeborg est repartie pour les Pays-Bas avec les enfants, il a fallu vendre. Bernard s'est installé à Puyloubier, sous la Sainte-Victoire, du côté que Cézanne n'a pas peint, c'est trop loin à pied. Pourtant, la route qui longe la montagne est magnifique.

C'est dans le septième atelier qu'il est resté le plus longtemps, dix-huit ans, de 1994 à 2012 : à Marseille, 31 rue Terrusse (le nom d'un propriétaire du XIX^e siècle), dans le V^e arrondissement. Malheureusement, le propriétaire actuel a voulu récupérer la grande pièce que Bernard occupait au rez-de-chaussée, et il a fallu déménager une fois encore. L'espace qu'il a fini par trouver dans le village de Callian (Var) n'était qu'une remise, au sol en terre battue. Bernard a dû tout installer, une chape de ciment, l'eau, l'électricité. Il se souvient de ces neuf mois douloureux sans atelier, à ne pas pouvoir travailler.

La couverture était neuve tout de même ; percée de deux tabatières Vélux, qui délivrent un peu de lumière zénithale, et les murs étaient en bon état, avec deux fenêtres donnant

1. Nall (1949-), Théo Tobiasse (1927-2012), Lebadang (1922-), par exemple.

2. Elle se trouve maintenant dans le bel atelier d'Élisabeth Bascou dans le Lubéron (chemin du trou de Grave, 90E route de Cavaillon 84660 Coustellet Maubec), où René Tazé vient l'été en *guest star* animer un stage.

III. 1 à 3. Vues de l'atelier (photo M. Préaud).

vers l'ouest sur la rue du Baou et le flanc de la colline au-delà. Le matin, il faut tout de même allumer des lampes pour y voir bien, comme dans la plupart des maisons méridionales où l'on se protège du soleil.

Callian est un assez joli bourg, accroché à un peu plus de trois cents mètres au-dessus de la plaine, dominé par un château médiéval, et peuplé d'environ trois mille habitants. Il n'y en avait que sept cent quatre-vingt-trois en 1955 selon le *Guide bleu* de cette date ; lequel dit aussi, à tort, que la féministe Juliette Adam (en littérature Juliette Lamber) y est morte et enterrée³. Le cimetière abrite la tombe de sœur Emmanuelle. Celle du peintre et graveur Édouard Goerg (1893-1969) et de son épouse, en revanche, se trouve toujours dans le parc de la magnifique maison qu'ils ont longtemps habitée et qui a été acquise par la commune de Callian après qu'elle avait été laissée à l'abandon⁴.



L'atelier est constitué d'une seule grande pièce de 63 m², tout en longueur. On y pénètre par une porte en bois peinte en gris vert, munie d'une vitre protégée par une grille à l'espagnole, genre maison de banlieue. Tout de suite à gauche, Bernard a installé son bureau, avec ordinateur, imprimante, téléphone (fixe parce que le portable passe mal dans ces contrées), sur quelques planches bien jointoyées et polies par-dessus un meuble à tiroirs dans lesquels il entrepose ses estampes personnelles. Une lampe design suédois des années 1970, jaune orangé, éclaire une petite bibliothèque verticale où il range ses archives (factures, etc.).

À côté, une petite presse à taille-douce qu'il appelle la presse de Torcy (parce que c'est à Torcy, en Seine-et-Marne, qu'il l'a achetée via Internet il y a trois ou quatre ans). Elle n'a pas d'autre nom mais un joli volant pentagonal. Cependant il pourrait l'appeler la presse Delâtre car, ainsi qu'il me l'a lui-même fait remarquer

3. Je découvre sur Wikipédia que, selon un auteur spécialiste du lieu (Paul Bauer, *Deux siècles d'histoire au Père Lachaise*, Mémoire et Documents, 2006, p. 42), elle serait enterrée au Père-Lachaise, à Paris. On sait que les défunts, parfois, se promènent.

4. Merci à monsieur François Cavallier, maire de Callian, pour ces renseignements qu'il a bien voulu me donner.



un peu plus tard⁵, c'est celle que manipule une charmante jeune femme sur la carte-adresse d'Eugène Delâtre (1864-1938) gravée par Richard Ranft (1862-1931), et qu'on retrouve dans l'atelier dudit Delâtre sur la gravure en couleurs dont la reproduction sert d'invitation à l'exposition « Impressions à Montmartre » au musée de Montmartre en septembre 2013⁶.

Suspendue au mur au-dessus du PC, est accrochée une grande composition encadrée où se mêlent, comme la plupart du temps dans l'œuvre de Bernard, taille-douce, collages et peinture, celle-ci de 2009, « période celtique », avec des motifs de stèles à entrelacs. À côté est encadrée une autre estampe, cette fois de 2008, réalisée au carborundum accompagné de pointe sèche et de collage, avec des plaques qui serviront encore par la suite, intégrées dans des compositions plus grandes. Le motif est encore nordique : des runes. Curieux comme Bernard Rémusat, dont le nom et l'accent, pétard !, sonnent plutôt méridionaux – il est né à Aix-en-Provence, rue de l'Opéra, la même rue que celle où Cézanne a vu le jour – est attiré par le monde du Nord. Suit une estampe plus petite, mélange de taille-douce et de

taille d'épargne dans le médium, de la série des *Constellations*.

Une autre composition où se combinent coloriage, impression et collage, encadrée, sur le même mur, rappelle son passage en Égypte. Il avait participé en 2002 à l'inauguration de la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie, invité pour la France ainsi que Robert Lobet (éditions de la Margeride) pour créer un livre sur place. Bernard a réalisé un *Pyramide book*, dont les pages se replient et s'assemblent à la façon d'un château de cartes pour former une pyramide. Très astucieux. Du coup, il a gravé des personnages à l'égyptienne, mêlés à une écriture⁷ inspirée de la pierre plus ou moins hittite de Karatepe. Bernard n'a pas plus de problème avec les frontières du Moyen-Orient qu'avec celles de l'Europe celtique.

Un peu plus loin, une table basse recouverte de papiers puis, par-dessus un gros ensemble de tiroirs paraissant issus d'une vieille boutique du genre de Tartaix (13 rue du Pont-aux-choux, dans le III^e arrondissement de Paris, là où la plupart des graveurs parisiens viennent acheter leur cuivre), peints en gris, qui contiennent des chiffons, des pinceaux, des outils, du matériel de plomberie et d'électricité, une large planche sert de plan de travail.

On trouve dessus un petit massicot rapporté d'Amsterdam. Bernard faisait, dans la capitale néerlandaise, des petits boulots à côté de son activité à la Rietveld Academie⁸ où il pratiquait la gravure et la lithographie. Il avait rencontré Ingeborg à Marseille quand elle faisait les Beaux-Arts. Lui, pour gagner sa vie, avait travaillé sur des bateaux ; à son retour, n'ayant pas pu s'inscrire aux Beaux-Arts, il était parti rejoindre Ingeborg à Amsterdam où elle était retournée. C'est elle qui lui suggéra de passer à la Rietveld Academie. Il

5. Communication électronique du 18 septembre 2013.

6. Très belle exposition, quoique brève, qui sera malheureusement sur le point de se terminer quand vous lirez ces lignes. Voir le compte rendu p. 62-64 dans ce numéro.

7. Il y a des écritures dans la plupart des travaux de Bernard, qu'il s'agisse d'alphabets exotiques ou de graffitis communs. Je ne crois pas toutefois qu'il vandalise les monuments.

8. Gerrit Rietveld Academie, Fred. Roeskestraat 96, 1076 ED Amsterdam, Pays-Bas.



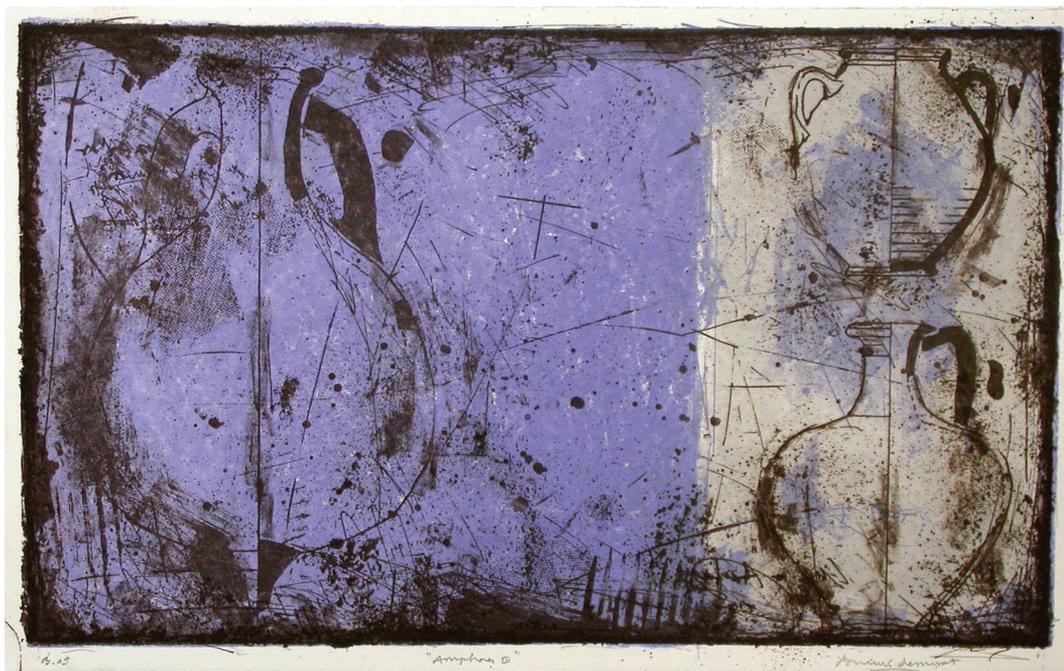
fut tellement séduit par ce qu'on y faisait qu'il souhaita s'y inscrire et y fut accepté. Il y resta cinq années, pendant lesquelles il travailla la nuit, par exemple comme pompier dans le port d'Amsterdam⁹ où il y a des marins qui chantent, après avoir trié le courrier à la gare Centrale, pour pouvoir le jour se livrer à l'exercice des beaux-arts.

Une pierre lithographique, avec un rouleau posé dessus, pour l'instant inactif ; un autre rouleau à deux poignées sur son support. Contre le mur, des étagères supportent des piles de boîtes de couleur, de vernis, et différents produits. Au-dessus, l'horloge ronde qui, comme beaucoup d'objets ici, était déjà à Marseille et que j'ai immortalisée en 2011 dans une lithographie faite avec Bernard dans l'atelier de la rue Terrusse. Une grande plaque chauffante, qui ne chauffe pas en ce moment (heureusement, il fait déjà 25 °C dans la pièce) : Bernard est en train de travailler pour un ami (il ne supporte pas de ne rien faire pendant que je l'embête avec mes questions), à préparer des couleurs sur cette plaque et sur deux autres pierres lithographiques, devant d'autres étagères chargées de boîtes. Des pinceaux (brosses plates) suspendus au mur. Sous la seconde fenêtre, un bac est rempli de chiffons de toutes sortes et de toutes couleurs.

À côté, il a fabriqué une table de travail formée d'une immense planche posée sur des pieds métalliques entre lesquels sont disposés des tiroirs bourrés de crayons de couleur de ses filles Julia et Esther, de pots de yaourts vides, d'outils divers, et des étagères portant du papier. Sur la table même s'entassent une presse de notaire, des boîtes chargées d'un tas de trucs, des pierres lithographiques avec des essais de couleurs, un ensemble de « santons » nubiens en terre cuite colorée assez intéressants rapportés de son voyage en Égypte. Contre le mur, la chaîne hi-fi présente dans la plupart des ateliers, le support pour les gros rouleaux qui servent à encre les lithographies, avec au-dessus deux chalumeaux bleus accompagnés d'un petit cochon rose en plastique qui appartenait à Arthur (qui collectionnait les cochons) et d'un rétroviseur de 4L.

Plus loin, un miroir rectangulaire dans son cadre de bois doré, suspendu derrière un fauteuil style Louis XIV venu de Hollande et au-dessus du volant démonté d'une presse à taille-douce (récup' juste pour le plaisir et au cas où...) posé contre le radiateur (éteint).

9. Il a grâce à cela pu assister à une partie du tournage de *Barocco*, d'André Téchiné, avec dans les rôles principaux Isabelle Adjani et Depardieu encore relativement mince ; le film est sorti en 1976.



Dans l'angle, une armoire en bois, sans porte, dont les étagères et le dessus sont encombrés d'un amas de bricoles à l'utilité douteuse, par exemple une machine à imprimer le timbre sec d'une entreprise : *E. BEASLEY & SON - LIMITED*, une cisaille pour couper les caractères en plomb, tout de même le portrait d'Aloys Senefelder, qui fait bien chez un lithographe. À l'extérieur de l'armoire sont accrochés un tablier, un éventail (en fait une espèce d'éventail en carton, *ventola* diraient les Italiens, très efficace pour assécher les plaques ou les pierres, qui n'a pour seul défaut que de faire souffrir les muscles de l'avant-bras ; c'est peut-être, avec une petite burette à pétrole dont j'aimerais bien faire le portrait, l'objet le plus ancien de l'atelier), une horloge numérique qui marque 9 h 45 alors qu'il est 15 heures, et 26° de température.

Parallèlement au mur du fond est disposée la presse lithographique, avec son volant comme la roue d'un timonier. Cette presse, Bernard l'a achetée dans la Drôme il y a quelques années. Celle qu'il possédait auparavant (meuble historique sur lequel il avait imprimé ma première lithographie), et qu'il avait achetée à Cabris, se trouve maintenant au musée de l'Imprimerie à Nantes¹⁰, de même qu'une presse à taille-douce Karl Kraus qu'il avait eue en paiement d'un travail pour un artiste d'Eze. Sa toute première presse lithographique, Bernard l'avait acquise de Pierre Chave, à Vence, puis revendue à Le Guellec, près de Menton¹¹. Derrière la presse, contre le mur, est appuyé un escabeau en aluminium ; il y a aussi une lampe, une console en pierre sur laquelle est posé un pot de fleur avec un brin de muguet déshydraté, un séchoir à cheveux sur un tréteau replié. Au-dessus est encadrée une composition de l'artiste, empreinte d'une pointe sèche tirée au plâtre (renforcé avec du Forton) et pressée sur une toile retravaillée par la suite.

À droite se dresse une armoire en bois, qu'un fauteuil en osier posé devant la porte fermée gêne pour ouvrir ; elle contient du matériel divers, des archives, des outils, un rétroprojecteur, ainsi qu'un objet rare que Bernard me montre avec fierté : un feu arrière gauche de Ford Sierra Break¹². Dans l'angle se trouve l'évier

10. Très beau musée, dont je recommande la visite.

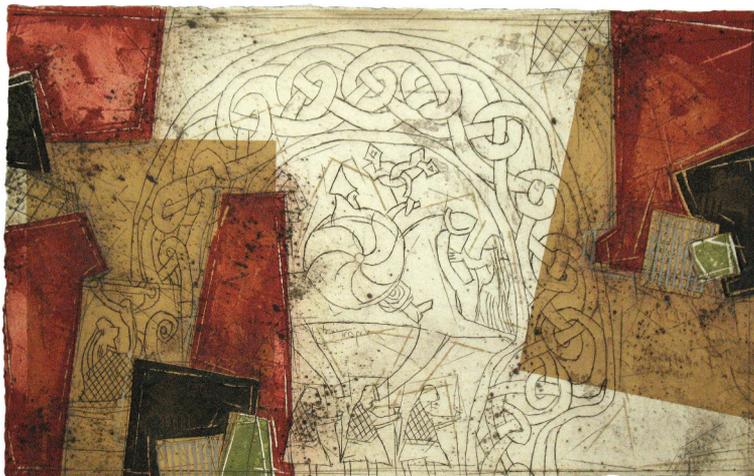
11. Ce serait amusant de faire un article sur la circulation des presses. Je suis preneur de toute information. Dites-moi comment s'appelle votre presse (Ledeuil, Zaugg, etc.), d'où elle vient et/ou à qui vous l'avez transmise. Écrire aux *Nouvelles de l'estampe*.

12. Comme par hasard, il conduit une Ford Sierra Break.

III. 4. *Amphores III*, 24 x 46 cm, lithographie, 2011.

III. 5. *Cavalier I*, 41 x 66 cm, taille-douce, reliefs encreés et collages, 2008.

avec des arrivées d'eau. Au-dessus, des étagères. Contre le mur de droite sont appuyées bon nombre de pierres lithographiques, accompagnées d'une poubelle en métal à l'ancienne et d'une pelle à poussière bleu outremer.



Sur le mur même Bernard a installé un grand panneau de bois blanc qui lui sert en quelque sorte de « gueuloir » visuel, comme aurait pu dire Flaubert, je ne trouve pas le mot qui conviendrait pour nommer le lieu où ses grandes compositions fraîches sorties de la presse ou du chevalet peuvent être soumises à l'œil critique du maître (ou des copains qui passent, éventuellement). En ce moment il travaille sur une suite de grandes planches gravées en taille d'épargne dans du médium. Ce sont des représentations inspirées par les mégalithes burinés de l'île de Gavrinis en Bretagne (toujours ce tropisme nordique).

C'est au beau milieu de l'atelier qu'est disposée la grande presse à taille-douce qui est l'instrument de travail fondamental de Bernard. Elle a été construite sur mesure et sur ses indications par Peter van Ginkel à Arnhem aux Pays-Bas. Bernard voulait qu'elle fût exactement à la bonne hauteur pour en atteindre d'un point toutes les parties sans avoir à en faire le tour. Elle a été spécialement conçue pour que le cylindre supérieur puisse se relever facilement afin d'y faire passer des planches de bois ou de linoléum, des plaques enrichies de carborundum, etc. Du coup, le cylindre d'entraînement est celui du dessous. Elle est électrique. Elle est magnifique (il la bichonne) et occupe bien l'espace. Elle a été livrée à Bernard le 21 janvier 1986, jour de la naissance de sa fille Saskia.

Il a également monté tout une installation de planches avec montants de métal pour poser du papier en paquets et en rouleaux et tout un amoncellement de cadres de divers formats, au-dessus desquels est accroché encadré un grand triptyque de sa composition, de la période « vikings ». À côté, une échelle métallique et un grand séchoir à éprouves. Un peu plus loin, allant jusqu'à la porte d'entrée, il a bâti une sorte de cage, appuyée sur un meuble à tiroirs pour les estampes, à l'intérieur de laquelle il a installé un cabinet de toilette qui est en même temps une bibliothèque d'art plutôt bien fournie. Le dessus de la cage forme une mezzanine pour des cartons pleins d'œuvres et des cadres.

J'imagine que c'est dans ce petit coin propice à la méditation – comme une cellule monacale, voire un cachot, incite à l'évasion – que Bernard Rémusat, livres à l'appui, élabore ses projets de peintures et d'estampes. Ce qui doit être la partie la plus fraîche de l'atelier l'aide probablement à recréer en images ce Nord auquel par-delà les siècles il semble ne pas se lasser de rêver. Il a sûrement une boussole quelque part dans un tiroir¹³.

13. J'avais raison : Bernard me dit (comm. électronique du 21 octobre 2013) qu'il y a bien une boussole dans l'atelier, qui appartenait à son père.